

Conséquences de la guerre en Iran : la situation empire pour les États-Unis | Mamedov et Shakarian

L'Iran semble bien plus difficile à affaiblir que beaucoup en Occident ne l'avaient imaginé. Pascal Lottaz s'entretient avec le Dr Pietro Shakarian et Eldar Mamedov au sujet de l'Azerbaïdjan iranien, de l'Arménie, d'Israël, de la Turquie, de la diplomatie en échec et des répercussions plus larges de la guerre dans le Caucase du Sud. Liens : Eldar Mamedov à l'Institut Quincy : <https://quincyinst.org/author/eldar-mamedov/> Eldar Mamedov sur X : <https://twitter.com/EldarMamedov4> Dr Pietro A. Shakarian à l'AUA : https://people.aua.am/team_member/dr-pietro-a-shakarian/ Pietro A. Shakarian dans The Nation : <https://www.thenation.com/authors/pietro-shakarian/> Substack Neutrality Studies : <https://pascallottaz.substack.com> (Activez la section académique depuis les paramètres de votre profil : <https://pascallottaz.substack.com/s/academic>) Boutique : <https://neutralitystudies-shop.fourthwall.com> Don : <https://neutralitystudies.com/donate> Chapitres : 00:00:00 Invités et contexte sur l'Iran 00:04:48 Réalité de l'Azerbaïdjan iranien 00:12:47 Mythes soviétiques et intégration profonde 00:15:57 Arméniens et chrétiens en Iran 00:21:45 L'Iran en tant qu'État civilisationnel 00:27:02 Gaza, Israël et diplomatie en échec 00:36:11 Azerbaïdjan, Turquie et risques de guerre 00:54:49 Politique arménienne et conséquences du corridor 01:01:10 Solutions régionales et conclusion

#Pascal

Bienvenue à nouveau dans *Neutrality Studies*. Ce soir, nous recevons à nouveau le Dr Pietro Jacarian, un bon ami de l'émission, et pour la première fois, Eldar Mamedov, chercheur non résident à l'Institut Quincy et membre du Conseil Pugwash sur la science et les affaires mondiales. Pietro, Eldar, bienvenue.

#Shakarian

Pascal, merci de m'avoir invité. Et en fait, merci aussi d'avoir invité Eldar, car c'est l'un des meilleurs experts capables de parler de cette question de l'Iran, de l'Azerbaïdjan et de tout ce qui s'y rapporte. Je suis très heureux que vous ayez pu l'avoir dans l'émission. Alors, messieurs, merci beaucoup pour votre compagnie, et j'ai hâte d'avoir une excellente conversation. Merci.

#Mamedov

Avec plaisir. C'est un plaisir d'être ici. Merci beaucoup.

#Pascal

Et je suis très heureux, vous savez, parce que c'était en fait l'idée de Pietro. C'est une idée merveilleuse, Pietro. Et Eldar, commençons avec vous. Pouvez-vous nous parler un peu de votre lien avec l'Azerbaïdjan et l'Iran ? Je crois comprendre que vous étiez en Iran il n'y a pas si longtemps. Pourriez-vous nous donner un aperçu de votre parcours, puis votre analyse de la situation actuelle de la partie azerbaïdjanaise de l'Iran, en ce 30 mars, un mois après le début de la guerre ?

#Mamedov

D'accord. Eh bien, en ce qui concerne mon parcours, je fréquente le Parlement européen depuis plus de quinze ans, période durant laquelle j'ai notamment organisé des missions du Parlement européen à Téhéran — plusieurs missions à une époque plus heureuse, lorsque l'Union européenne et l'Iran entretenaient encore un véritable dialogue politique et diplomatique. La diplomatie interparlementaire constituait l'un des volets de ce dialogue. Évidemment, ce n'est plus le cas aujourd'hui, mais nous pourrions y revenir. J'ai également participé à la rédaction de dizaines de résolutions du Parlement européen sur l'Iran.

Donc, ils n'avaient pas tous la même valeur, pour le dire gentiment, mais cela fait partie de mon histoire. Et en effet, je suis allé en Iran à presque deux douzaines de reprises. Je crois, en tout, un total de 17 fois, dont deux l'année dernière. La première fois, c'était à la fin du mois de mai, en fait, ce qui faisait de moi l'un des très rares analystes occidentaux à avoir visité la République islamique avant qu'Israël ne lance sa guerre contre l'Iran, connue sous le nom de guerre des 12 jours en 2025. Et à cette occasion, j'y ai participé.

#Mamedov

La conférence a été organisée par le Forum du dialogue de Téhéran, qui fait partie du principal groupe de réflexion, l'Institut des études politiques et internationales, relevant du ministère iranien des Affaires étrangères. J'étais ensuite de nouveau en Iran l'année dernière, en novembre, ce qui a fait de moi, une fois encore, l'un des très rares chercheurs occidentaux à s'y rendre après la guerre. Et bien sûr, cela m'a apporté des éclairages très précieux sur la manière dont l'élite politique réfléchissait — comment elle percevait la situation à ce moment-là — ce qui aide à comprendre sa stratégie et les mesures qu'elle prend aujourd'hui. Mais je pense que ce qui a été tout aussi, voire encore plus précieux, c'est l'occasion de voyager au-delà de Téhéran, notamment dans les régions du nord, que très peu de visiteurs en Iran ont réellement la chance de découvrir.

En général, lorsque les gens visitent des endroits au-delà de Téhéran, c'est souvent Ispahan, Chiraz ou Persépolis — les sites historiques bien connus. Très peu se rendent à Tabriz ou à Ardabil, dans le nord. Pourtant, ce sont des régions très riches sur le plan de la diversité ethnique et religieuse qui y existe. C'était donc une visite assez instructive. Ce n'était pas ma première fois dans la région de l'Azerbaïdjan iranien, mais la première remonte à plus de dix ans, donc c'était très utile d'en avoir des impressions actualisées.

#Pascal

Et poursuivons sur ce point. Je veux dire, quelle est l'impression là-bas ? Parce qu'on a entendu toutes ces discussions sur l'Azerbaïdjan qui déploierait ou préparerait ses troupes de son côté de la frontière. Mais, d'après ce que je comprends, il y a en réalité plus d'Azéris ethniques vivant en Iran qu'en Azerbaïdjan. Alors, quelle est la situation autour de Tabriz et dans ces régions ? Y a-t-il une forme de séparatisme qui s'y manifeste ?

#Mamedov

Non, ce n'est pas une proposition sérieuse. Les Azerbaïdjanais d'Iran font partie intégrante de l'histoire iranienne depuis des siècles. N'oublions pas que certaines des dynasties monarchiques les plus importantes de l'histoire de l'Iran étaient d'origine turque — ou, comme ils diraient, azerbaïdjanaise — comme les Safavides, par exemple, ou les Qajars, la dynastie qui a régné avant l'arrivée au pouvoir des Pahlavi. Est-ce que cela fait d'eux des Azerbaïdjanais ? Bien sûr que non. Ce sont des Iraniens qui se trouvent être ethniquement azéris, qui ont leur propre langue, qu'ils appellent le turc. Bien sûr, ce n'est pas le turc d'Istanbul ; c'est le turc de Tabriz, ou de cette région. En réalité, ils utilisent très rarement les termes « Azéri » ou « Azerbaïdjanais » comme marqueur d'identité.

En somme, ce qu'ils sont, ce sont des Turcs iraniens — avec l'accent mis sur « iraniens ». L'immense majorité d'entre eux se sentent profondément attachés à l'État iranien. N'oublions pas non plus que l'actuel guide suprême, l'ayatollah Ali Khamenei, est d'origine azérie. Le président, Masoud Pezeshkian, est d'origine azérie. Le chef d'état-major des forces armées, Mohammad Ali Bagheri, également tué par les Israéliens pendant la guerre de 2024, était lui aussi d'origine azérie. Il est né à Tabriz. Et, fait intéressant, dans le cas de Bagheri, c'était aussi quelqu'un qui avait visité Persépolis et en avait fait tout un symbole — pour exprimer son sentiment nationaliste en tant que Turc iranien. Et cela est très typique. Les Azéris iraniens, les Azerbaïdjanais, les Turcs — peu importe comment on les appelle —, l'immense majorité d'entre eux sont de fervents patriotes iraniens.

#Pascal

Cela ne veut pas dire que le sentiment panturquiste n'existe pas du tout. Il existe bel et bien. Il y a...

#Mamedov

Des chaînes de télévision diffusées depuis l'extérieur de l'Iran — il y en a une basée aux États-Unis appelée Gunaz TV, qui est la télévision sud-azerbaïdjanaise. Certaines personnes la regardent sur des antennes paraboliques ou autrement. Mais je ne peux pas dire qu'à Tabriz ou à Ardabil, on ressent une forte affinité avec la République d'Azerbaïdjan, avec son président Aliyev, ou une quelconque envie de se séparer de l'Iran. En fait, beaucoup d'Azéris iraniens plaisantent en disant : « Pourquoi voudrions-nous rejoindre Bakou si nous ne pouvons pas diriger Téhéran ? » Et, à bien

des égards, c'est vrai. Car beaucoup d'entre eux — j'ai déjà mentionné trois exemples, mais je pourrais continuer encore longtemps. Par exemple, à un autre niveau, le meilleur footballeur et meilleur buteur de l'histoire de l'Iran est Ali Daei, et il est originaire d'Ardabil. Il est donc lui aussi d'origine azérie.

Il existe tellement d'exemples de ce genre que cela n'a tout simplement aucun sens. En réalité, personne en Iran ne formule la question en termes d'ethnicité. C'est un concept entièrement importé, promu à l'époque de l'Union soviétique. Le conflit irano-azerbaïdjanais était présenté comme une partie de l'Iran censée être mûre pour une libération du joug perse. C'était le récit diffusé à l'époque soviétique, dans les manuels scolaires de l'Azerbaïdjan soviétique. Puis, lorsque la République indépendante d'Azerbaïdjan a été créée après l'effondrement de l'Union soviétique, les nouvelles élites ont adopté ce récit comme l'un des mythes fondateurs de l'État azerbaïdjanais — en particulier le mouvement nationaliste arrivé au pouvoir après la dissolution, sous la présidence d'Abulfaz Elchibey.

Ils l'étaient — et leurs successeurs politiques dans la République d'Azerbaïdjan actuelle le sont encore — très fortement attachés à cette idée d'un Azerbaïdjan du Sud. Dans une certaine mesure, le gouvernement d'Ilham Aliev a intégré ce récit à son propre discours. Mais dans le cas d'Aliev, c'est davantage opportuniste que véritablement passionné ou idéologique. Le fait est que tout ce récit de l'Azerbaïdjan du Sud ressemble, en quelque sorte, à une discussion en vase clos à Bakou. Il n'a littéralement aucun impact ni aucune influence parmi les Azerbaïdjanais d'Iran. En réalité, la première fois que j'ai visité ces régions d'Iran — il y a plus de dix ans —, lorsque j'ai évoqué le sujet de l'Azerbaïdjan du Sud, les gens ont été vraiment surpris d'apprendre qu'un tel concept existait.

Donc, pour résumer, je dirais qu'il ne s'agit pas d'une proposition sérieuse. Et d'ailleurs, la guerre récente a montré une fois de plus — et j'espère de manière concluante — que le « Sud de l'Azerbaïdjan » n'est qu'un rêve illusoire. Parce que si l'on devait croire le récit selon lequel jusqu'à 70 millions, ou selon certains 40 millions, d'Azéris iraniens existeraient — d'ailleurs, si vous écoutez certains de ces nationalistes azerbaïdjanais, vous pourriez facilement croire que la majorité de la population iranienne est d'origine ethnique azérie ou turque. Oui, mais c'est là la nature de tous les nationalistes ethniques : exagérer et gonfler les chiffres pour renforcer leur argument.

Mais si tel avait vraiment été le cas — si ces dizaines de millions de personnes avaient été prêtes à se révolter au nom de la sécession de l'Iran, de la création d'une entité indépendante ou de l'union avec la République d'Azerbaïdjan — alors la question est : pourquoi ne l'ont-elles pas fait ? Pourquoi n'y a-t-il pas eu de soulèvement du tout ? Souvenez-vous, il y a eu de vastes manifestations contre le gouvernement iranien, suivies peu après par la guerre israélo-américaine contre l'Iran. On pourrait donc penser : aurait-il pu exister de meilleures conditions pour un tel soulèvement, s'il y avait eu la moindre base réelle pour cela ? Le fait que cela ne se soit pas produit constitue, à mon avis, une preuve concluante — s'il en fallait encore une — que ce concept n'est tout simplement pas une proposition sérieuse.

#Shakarian

Oui, je voudrais aussi ajouter une chose à ce sujet, car, comme Eldar le mentionnait, l'idée d'un Azerbaïdjan du Sud a été promue à l'époque soviétique. Il y a même eu un moment, pendant la Seconde Guerre mondiale, où le fondateur de la dynastie Pahlavi, Reza Shah, a été renversé par les Britanniques et l'Union soviétique afin d'assurer les livraisons du programme de prêt-bail à travers l'Iran. Et à la fin de la guerre, en 1946, l'Union soviétique a effectivement tenté de promouvoir une République populaire d'Azerbaïdjan dans le nord de l'Iran. Il existe donc cette histoire que les Iraniens connaissent — celle d'acteurs extérieurs cherchant à encourager la création d'entités séparatistes dans le nord de l'Iran.

Et non seulement cela — il y avait aussi la République kurde de Mahabad qui était encouragée en même temps. Finalement, tu sais, les Soviétiques ont conclu un accord avec le Shah, et tout cet épisode a pris fin. Et c'en était terminé. Mais il n'y a jamais eu de véritable — comme le dit Eldar — il n'y a jamais eu de véritable mouvement en faveur de l'indépendance de l'Azerbaïdjan iranien. Pour te donner une idée, Pascal, le niveau d'intégration des Azerbaïdjanais avec l'Iran est presque comparable, historiquement parlant, à la manière dont les Ukrainiens étaient intégrés aux Russes — comme lorsque nous avions quelqu'un comme Mikhaïl Gorbatchev, qui était à moitié russe, à moitié ukrainien.

Sa femme est entièrement ukrainienne. Ou peut-être qu'un autre exemple pourrait être celui des Mandchous en Chine — la façon dont ils ont été historiquement intégrés à l'histoire et à la culture chinoises, comme avec la dynastie Qing et tout cela. C'est à ce point qu'il y a une intégration profonde de l'Iran. C'est vraiment central. Je veux dire, c'est à ce point que l'Azerbaïdjan iranien est profondément intégré à l'histoire de l'Iran. Et même quelqu'un comme Moussavi, le leader de l'opposition du Mouvement vert de 2009 — lui-même était d'origine azérie, ou irano-turque. Donc oui, Eldar t'en a fait un résumé parfait. Oui, absolument.

#Pascal

Alors, Pietro, comment cela—selon toi—impacte-t-il désormais le développement de la guerre ? Le simple fait que l'Iran soit une société multiethnique, fonctionnelle et bien organisée, contrairement, disons, à la Syrie, où l'on a pu voir comment ces différentes ethnies ont été montées les unes contre les autres—en particulier les Kurdes, n'est-ce pas ?—avant d'être abandonnées comme une vieille chaussette une fois qu'elles n'étaient plus utiles aux États-Unis. Pietro, comment vois-tu cette évolution ? Et peut-être encore une chose : y a-t-il aussi une minorité arménienne vivant en Iran, en fait ?

#Shakarian

Absolument, oui, il y en a, et c'est très intégré en Iran. En fait, le gouvernement iranien fait preuve d'un grand respect envers la population arménienne chrétienne. Il est très tolérant envers la

communauté chrétienne. Ils ont même inauguré une station de métro en l'honneur de la population arménienne chrétienne d'Iran. Et les sites historiques arméniens — les monastères, comme le monastère Saint-Thaddée dans le nord de l'Iran — sont très bien préservés par le gouvernement iranien. C'est même considéré comme un lieu saint par la population azerbaïdjanaise iranienne. C'est donc assez intéressant. Et pour donner un exemple inverse, en Arménie même — je peux vous le dire, car je suis ici à Erevan — il y a beaucoup de sympathie envers l'Iran en Arménie à propos de cette guerre.

Au point que, si vous allez à la Mosquée Bleue sur l'avenue Mashtots à Erevan, il y a une sorte de mémorial improvisé dédié à ceux qui sont morts pendant la guerre — montrant en somme un soutien à l'Iran contre cette guerre d'agression. Et il y en a même un dédié aux écolières qui sont mortes à Mianeh. Donc, en réalité, la religion n'est pas vraiment un bon moyen de diviser les gens ici. Je veux dire, dans les commentaires occidentaux, on met souvent l'accent sur les Arméniens chrétiens contre les musulmans ou autre, mais dans un cas comme celui-ci, comme vous pouvez le voir, la religion n'est pas un facteur aussi décisif.

#Mamedov

Puis-je intervenir à ce sujet ?

#Shakarian

D'accord, vas-y, Aldo.

#Mamedov

D'accord, non, c'est simplement l'occasion parfaite pour moi d'intervenir, parce qu'en fait, lors du voyage dont j'ai parlé l'année dernière en Azerbaïdjan iranien, j'ai effectivement visité ces monastères — Saint-Thaddée, Saint-Stépanos, la chapelle du Berger — et l'impression que j'en ai eue était exactement celle que Pietro a décrite. Ces lieux ne sont pas seulement bien préservés ; ils sont aussi chéris. On y voit à la fois des fidèles arméniens chrétiens et des visiteurs musulmans. Et la plupart de ces visiteurs, qui étaient simplement là en touristes, je les ai entendus parler en turc azéri.

Ce qui est difficile à imaginer juste de l'autre côté de la frontière, dans la République d'Azerbaïdjan supposément laïque, moderne et éclairée, où ces églises et autres monuments du patrimoine arménien ont tout simplement été détruits. C'était donc, je dirais, tout à fait fascinant de se trouver dans ces lieux — littéralement juste à côté de la rivière Araks, qui constitue la frontière naturelle entre l'Iran et la République d'Azerbaïdjan, surplombant directement l'autre rive du fleuve dans la région du Nakhitchevan, devenue tristement célèbre pour la destruction massive des khachkars arméniens, ces pierres tombales sacrées.

Et il y avait même un grand article dans The Guardian, je crois, en 2006. Donc voici ce contraste, et je pense qu'il est très important de le souligner, car le récit que nous recevons dans les médias occidentaux — surtout à l'approche de la guerre — est celui d'une diabolisation de l'Iran : cet endroit horrible qui déteste les chrétiens, déteste les juifs, tue tous ceux qui ne sont pas musulmans et veut essentiellement que vous deveniez un djihadiste si vous voulez rester en vie. Rien n'est plus éloigné de la vérité. Et la situation — le sort de la communauté arménienne en particulier — en est un exemple frappant. Maintenant, je ne veux pas exagérer et dire qu'il y a une harmonie parfaite et aucun problème.

Bien sûr, il y a des problèmes, mais les problèmes auxquels les Iraniens chrétiens sont confrontés sont en réalité les mêmes que ceux auxquels font face les Iraniens d'autres confessions. Il existe, bien sûr, certaines dispositions discriminatoires — par exemple, un chrétien ne peut pas devenir Guide suprême dans la République islamique, et il y en a quelques autres. Mais je pense que ce qui est important, c'est de replacer les choses dans leur perspective, dans leur contexte. Si l'on compare la situation de la population chrétienne en Iran à celle d'autres pays de la région, en particulier des pays voisins, la différence est assez frappante — et je dirais qu'elle est en faveur de l'Iran.

#Shakarian

Absolument. Et aussi, autre chose, Pascal — je veux juste ajouter ceci. Tu sais, j'ai mentionné la Mosquée Bleue à Erevan. C'est un héritage de l'histoire de la domination iranienne sur l'Arménie orientale. Elle a en fait été restaurée grâce à un effort conjoint entre le gouvernement arménien et le gouvernement iranien, et aujourd'hui, c'est comme un centre culturel iranien. Elle sert également les travailleurs iraniens qui fréquentent la mosquée ici à Erevan. Mais il y a encore une chose que je veux mentionner — tu as demandé, quelle est la différence entre l'Iran et un pays comme la Syrie, ou, je ne sais pas, l'Irak ou la Jordanie, ou quelque chose comme ça ? Eh bien, la réalité, c'est que l'Iran, Pascal — et c'est pour cela que Trump a vraiment commis une grave erreur avec cette guerre.

L'Iran est une sorte d'État civilisationnel. C'est la Perse. Les frontières de l'Iran sont restées plus ou moins inchangées pendant des siècles. Ainsi, les frontières que nous connaissons aujourd'hui, à l'exception des régions situées au nord de la rivière Aras — la Transcaucasie, l'Arménie, la Géorgie, l'Azerbaïdjan, tout cela —, avec très peu d'exceptions, sont essentiellement les mêmes que celles que l'on aurait vues à l'époque de l'Empire safavide. Même la célèbre frontière entre l'Iran et l'Irak, ou entre l'Iran et la Turquie, reste un héritage de l'ancienne frontière de 1639 entre l'Empire ottoman et l'Empire safavide.

Donc, ce à quoi nous avons affaire ici, Pascal — et c'est quelque chose sur lequel Eldar peut également s'exprimer —, c'est un État de civilisation. Ce n'est pas simplement quelque chose créé par l'accord Sykes-Picot ou quoi que ce soit de ce genre. Ce n'est en aucun cas un nouveau pays. C'est un pays très ancien, dont les frontières sont restées plus ou moins inchangées pendant des siècles. Même en remontant plus loin, c'est frappant quand on regarde l'histoire ancienne de l'Iran —

quand on considère la Parthie et la période de l'Empire romain et de ses dirigeants. Je veux dire, je peux en témoigner : ils ont essayé, sans succès, de conquérir l'Iran.

Donc, même dans l'histoire, vous savez, Crassus a essayé de lancer une campagne contre l'Iran. Il voulait passer par l'Arménie. Le roi arménien, Artavazde II — enfin, non, excusez-moi, laissez-moi reformuler — le roi Artavazde II d'Arménie a invité Crassus à passer par l'Arménie. Il pensait que c'était la meilleure route pour lui. Mais Crassus a décidé : non, je ne vais pas faire ça ; je vais passer par la Mésopotamie à la place, d'accord ? Parce qu'il ne voulait pas être, vous savez, encombré par les affaires de la protection de l'Arménie ou autre. Mais au final, cela s'est révélé être une erreur fatale, et il a été vaincu de manière décisive.

En attendant, l'Iran et l'Arménie ont conclu leur propre forme de paix séparée grâce à une alliance matrimoniale et à la représentation d'une pièce grecque, donnée en Arménie. Artavazde II s'y trouvait avec le roi parthe, et ils ont servi la tête de Crassus sur un plateau. Cela montre bien la folie qu'il y a à vouloir conquérir l'Iran au cours de l'histoire. De plus, Marc Antoine était encouragé par Cléopâtre à s'en prendre à l'Iran. Jules César, avant d'être assassiné aux ides de mars, envisageait lui aussi de s'attaquer à l'Iran. C'est donc un pays très, très ancien. Et penser que Trump, de toutes les personnes, pourrait réussir là où Marc Antoine avait échoué — je trouve cela incroyablement insensé, pour le dire avec douceur.

#Pascal

Eldar, peux-tu en parler ? Je veux dire, l'ancienneté de l'Iran — ce que cela fait aussi à un peuple. Tu sais, je viens d'un pays, la Suisse, dont les habitants font remonter leurs origines à environ 800 ans. Mais nous savons désormais, plus ou moins, que 600 de ces 800 ans relèvent en grande partie du mythe. Non pas qu'ils n'existaient pas, mais le récit national — la Suisse moderne — est en réalité un pays vieux d'environ 200 ans. Cela fonctionne, mais c'est relativement jeune dans la forme que nous lui connaissons aujourd'hui. Mais l'Iran, lui — qu'est-ce que cela change dans la manière dont les gens là-bas perçoivent la terre sur laquelle ils vivent et la responsabilité qu'ils ont ? Et je veux simplement souligner, comme Marandi le répète souvent, que l'Iran est le seul État qui soutient réellement Gaza et les Palestiniens, même si la plupart d'entre eux sont sunnites et que l'Iran est chiite. Mais il dit que cela n'a pas d'importance, parce qu'il s'agit du peuple, pas du type de prières qu'ils récitent. Peux-tu en parler ?

#Mamedov

Eh bien, sur le premier point, l'Iran en tant qu'État civilisationnel — en réalité, il n'y a presque rien à ajouter. Je pense que Pietro en a donné un excellent aperçu, et je suis tout à fait d'accord avec lui. Il n'y a pas grand-chose à ajouter. Concernant le point soulevé par le professeur Marandi, je dirais qu'affirmer qu'il existe une unanimité en Iran à propos de Gaza et de la question palestinienne en général serait une exagération. En substance, il est vrai que l'immense majorité des Iraniens — tout comme les populations ailleurs dans le monde — sont très critiques à l'égard du génocide perpétré

par Israël à Gaza. Donc, dans l'ensemble, il n'y a pas de désaccord sur ce point. Maintenant, dans quelle mesure l'Iran devrait s'impliquer, et dans quelle mesure il aurait dû faire de la question palestinienne un pilier de sa politique étrangère — voilà un sujet de débat. Et, en réalité, ce n'est pas un débat nouveau.

Ce qui est intéressant, cependant, c'est que les récits utilisés pour justifier une guerre contre l'Iran reposent largement sur les points de vue israéliens — sur la manière dont les Israéliens perçoivent la situation. Ils voient un régime qui, depuis 47 ans, réclame la destruction de l'État juif, et ils s'appuient sur cet argument pour renforcer leur position en faveur du renversement du régime. Mais ce récit comporte de nombreuses failles. Il est incomplet, pour le dire avec modération, car il y a eu des périodes dans l'histoire iranienne — en particulier dans celle de la République islamique — où les autorités ont fait preuve de plus de souplesse sur cette question. Par exemple, durant la présidence de Mohammad Khatami, l'Iran avait adopté une position selon laquelle il accepterait tout accord entre Israël et les Palestiniens que les Palestiniens eux-mêmes approuveraient.

Et pourtant, cela a été complètement ignoré dans le récit qui présente l'Iran comme un État terroriste obsédé par la destruction d'Israël. Il ne fait aucun doute que l'inimitié envers Israël constitue l'un des piliers de l'identité de la République islamique, et pas seulement de sa politique étrangère. Et il peut y avoir, vous savez, de multiples raisons à cela — non seulement liées à Gaza, mais aussi d'ordre historique. Le Mossad, par exemple, a joué un rôle déterminant dans la création de la police secrète du Shah, la SAVAK, connue pour sa brutalité et pour avoir torturé des dissidents. Beaucoup de ceux qui allaient plus tard faire partie de l'élite de la République islamique — des religieux et d'autres — étaient passés par les prisons du Shah et avaient été torturés par la SAVAK, laquelle avait, à son tour, été formée par le Mossad.

Il y a donc aussi cet élément psychologique personnel, qui aide à expliquer, dans une certaine mesure, l'intensité des sentiments. Mais le point que je veux souligner, c'est que même sur cette question — même sur la question d'Israël et de Gaza — il y a eu des fenêtres d'opportunité où le régime iranien a fait preuve d'un peu plus de flexibilité. Le problème, c'est que chaque fois que l'Iran s'est montré disposé et prêt à une détente avec l'Occident — et ces tentatives, en réalité, ont été constantes depuis l'époque de Hashemi Rafsandjani au début des années 1990, culminant avec le JCPOA en 2015 — chaque fois que l'Iran a montré une certaine souplesse, cette tendance vers la modération et l'intégration au monde a été sapée.

Israël a joué un rôle clé dans la remise en cause de ces dynamiques car, en réalité, Israël ne s'inquiète pas vraiment qu'un jour l'Iran puisse le détruire au sens physique ou littéral. Bien sûr, c'est absurde : l'Iran n'a pas la capacité de détruire Israël, étant donné qu'Israël est un État doté de l'arme nucléaire. Mais ce spectre de la menace iranienne est utilisé pour garantir un soutien américain inconditionnel, et l'objectif stratégique est d'assurer l'hégémonie israélienne au Moyen-Orient. Ce n'est pas parce que les Israéliens ressentent ou craignent réellement l'Iran comme une menace existentielle ; c'est simplement pour affirmer leur propre hégémonie et s'assurer qu'aucun État de la région ne dispose d'une dissuasion crédible contre Israël. Israël peut en somme agir à sa guise —

bombarder n'importe quel pays à volonté, comme il le fait avec la Syrie ou le Liban — et il souhaite maintenir ce même statut vis-à-vis de l'Iran.

#Shakarian

Une chose que je voulais simplement ajouter, Pascal, c'est que cela montre vraiment à quel point cette guerre est insensée. Il y a eu tant d'occasions de l'éviter — même aussi tard qu'en février dernier, lorsqu'ils négociaient un accord de paix avec les Omanais. Les Omanais servaient de médiateurs entre l'Iran et les États-Unis, et les conditions de cet accord étaient tellement favorables au camp américain — c'était le meilleur accord qu'ils pouvaient espérer, encore meilleur que l'accord nucléaire iranien sous Obama. Mais le résultat laisse penser que ces négociations ont été utilisées comme couverture pour préparer cette attaque. Et ce qui est également très douloureux, c'est que cela sape la crédibilité diplomatique de l'Amérique.

Ce qui le rend également très dangereux, car comment peut-on faire confiance à quoi que ce soit que disent les États-Unis ? Et pas seulement ici, d'ailleurs — il y a aussi l'exemple que j'ai mentionné des accords de Minsk, où Merkel et Hollande ont essentiellement déclaré, dès la première année de la guerre en Ukraine, qu'ils utilisaient les accords de Minsk comme une sorte de ruse pour renforcer l'Ukraine en vue d'une future guerre avec la Russie. Donc, encore une fois, comment ce genre de démarches, cette soi-disant fausse diplomatie, est-il perçu par le reste du monde ? C'est très dangereux. Mais l'autre chose que je veux simplement ajouter, c'est comment tout cela aurait pu être évité.

Et aussi, comme le disait Eldar, la diplomatie, l'ouverture et la détente peuvent en réalité encourager la réforme intérieure. Si les États-Unis veulent vraiment voir un Iran plus démocratique et plus ouvert, la meilleure façon d'y parvenir est de dialoguer avec la société et avec l'État — car on ne peut pas simplement intervenir, comme Trump a tenté de le faire, et renverser le gouvernement ou quelque chose de ce genre. En fait, même l'idée — nous ne parlons pas tant d'un changement de régime que d'un retrait du régime, au bout du compte, ou de cette notion consistant à simplement détruire le régime et à laisser derrière soi, je suppose, un État failli — ce serait cela, l'idée.

Mais néanmoins, si vous avez quelque chose comme l'accord sur le nucléaire iranien, cela encourage la réforme intérieure. Et cela ne s'applique pas seulement à l'Iran — cela peut aussi s'appliquer à la Russie, et à tant d'autres pays dans le monde. En poursuivant la détente, vous favorisez le processus endogène de démocratisation. Mais lorsque vous attaquez, lorsque vous devenez agressif, lorsque vous lancez quelque chose comme une guerre d'agression non provoquée, à quoi vous attendez-vous comme résultat ? Nous le voyons maintenant. Vous voyez maintenant ce qui s'est passé. Ils ont éliminé les personnes qui auraient pu négocier avec eux, qui auraient pu conduire à un régime ou à un gouvernement plus modéré en Iran. Et maintenant, le gouvernement est plus radical qu'il ne l'a jamais été à cause de cela. Absolument. Absolument.

#Pascal

Le fait est que ce récit occidental — selon lequel l'Occident ne veut que des démocraties — est une mauvaise blague. Une mauvaise blague. Cela n'a jamais été sérieux. Ils n'ont jamais eu l'intention de l'être, et nous le savons. S'ils l'étaient, ils ne traiteraient pas avec l'Arabie saoudite comme ils le font. Cela n'a jamais été sincère. Ce qu'ils veulent, c'est le contrôle, pas la coopération. Ils veulent la subordination. C'est ce que Lasha Kasradze dit parfois dans cette émission — vous savez, les États-Unis n'accepteraient tout simplement pas un "oui" comme réponse. Il faut s'engager totalement.

Et c'est justement la seule chose que l'Iran avait dit qu'il ne ferait pas. Alors, qu'est-ce que cela signifie pour la région, Eldar ? L'Azerbaïdjan a joué un rôle très intéressant — il a même offert son soutien et ses bases pour des attaques venant d'Israël pendant la guerre de douze jours. Je suis presque sûr qu'à l'heure actuelle, ils ont cette intégration. Nous savons que la Turquie est présente, et la Turquie, en gros — eh bien, si je devais définir l'opportunisme dans les relations internationales, j'utiliserais probablement le mot « Turquie », ce qui n'est pas une mauvaise chose pour un État, n'est-ce pas ?

#Shakarian

Il est très intelligent — vraiment, incroyablement intelligent. Erdoğan est un homme politique très, très astucieux, et il joue bien ses cartes, tu sais.

#Pascal

Politicien extrêmement intelligent. Pas quelqu'un de particulièrement vertueux ou moral, mais il ne faut pas être trop attaché aux principes si l'on veut survivre jusqu'au lendemain. Alors, Eldar, quelle est ton évaluation de toute la région — la Turquie, l'Arménie, l'Azerbaïdjan et l'Iran ?

#Mamedov

Eh bien, je pense que lorsqu'il s'agit de l'Azerbaïdjan, franchement, le président élu est en difficulté. Je pense qu'il est en difficulté. Son adhésion ouverte et enthousiaste à Israël — l'accord transactionnel, l'énergie et le renseignement stratégique sur la présence iranienne que l'Azerbaïdjan a fournis en échange de technologies militaires de pointe qui ont aidé l'Azerbaïdjan à remporter les guerres contre l'Arménie en 2020 puis en 2023 — ainsi que le pouvoir de lobbying en faveur de l'Azerbaïdjan à Washington. C'était l'architecture de l'accord entre l'Azerbaïdjan et Israël, et cela a remarquablement bien fonctionné pour les deux parties.

Cependant, lorsque la guerre actuelle a commencé, ce qui s'est passé, c'est qu'au début du mois de mars, deux drones provenant du territoire iranien ont atterri à Nakhitchevan, la région autonome au sein de l'Azerbaïdjan. Personne n'a été tué, mais quatre personnes ont été blessées. Cela a simplement montré à quel point Aliyev et l'Azerbaïdjan sont vulnérables à tout débordement du conflit iranien. Alors, qu'a fait Aliyev ? Il a prononcé un discours très combatif. Il a qualifié l'attaque de drone d'acte terroriste et a directement accusé l'Iran, même si les Iraniens ont nié que les drones

aient été lancés par eux et ont affirmé qu'il s'agissait d'une opération sous fausse bannière destinée à entraîner l'Azerbaïdjan dans la guerre. Je suis vraiment désolé.

Mais qu'a-t-il fait après avoir prononcé ce discours, vous savez, typiquement combatif, en agitant son poing de fer menaçant contre l'Iran ? Alors, que s'est-il réellement passé ensuite ? La seule véritable mesure adoptée a été de fermer les passages terrestres entre l'Iran et l'Azerbaïdjan, ce qui, soit dit en passant, a davantage nui au côté azerbaïdjanais — mais aussi aux chauffeurs routiers russes et géorgiens qui participaient à la logistique et au commerce transfrontaliers avec l'Iran. Quatre jours plus tard, cette mesure a été levée et la frontière a de nouveau été ouverte. Aliyev, entre-temps, s'est entretenu avec le président Pascal Lottaz, et le compte rendu azerbaïdjanais de cette conversation semblait très chaleureux, très positif.

Plus récemment, il y a seulement quelques jours, le ministre iranien des Affaires étrangères, Abbas El-Archi, a remercié les Azerbaïdjanais en langue azerbaïdjanaise pour l'envoi d'une aide humanitaire à l'Iran. Le ministre des Affaires étrangères d'Azerbaïdjan, Jeyhun Bayramov, a répondu à la fois en azerbaïdjanais et en persan. Ce que nous observons dans ce type de diplomatie bilingue, c'est un effort très délibéré pour désamorcer les tensions. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'Aliyev a soudainement pris conscience de la vulnérabilité de son pays — à quel point les infrastructures énergétiques de l'Azerbaïdjan sont exposées. Et l'Azerbaïdjan dépend des exportations d'énergie à environ 90 %. Ce n'est pas une économie diversifiée ; c'est une économie qui repose presque entièrement sur l'exportation d'hydrocarbures.

Ce qu'ils ont, c'est cet oléoduc Bakou–Tbilissi–Ceyhan, par lequel Israël, par exemple, reçoit plus de 40 % de ses besoins en pétrole, et puis il y a toute l'infrastructure pétrolière et gazière de la mer Caspienne. Toute cette infrastructure est extrêmement vulnérable aux missiles iraniens. Et ce que l'on observe dans le golfe Persique, c'est que l'Iran, en représailles à l'attaque dont il a été victime, n'hésite pas à s'en prendre aux infrastructures énergétiques des pays voisins. On peut débattre de la mesure dans laquelle il s'agit d'une stratégie intelligente ou contre-productive, mais il est clair qu'il y a bien une stratégie — et cette stratégie consiste à infliger autant de souffrance que possible à l'ensemble de la région en représailles à une attaque contre l'Iran.

Et d'ailleurs, les Iraniens ont bien fait comprendre à tout le monde que c'est ce qu'ils feraient s'ils étaient attaqués — et ils tiennent parole. Dans ce contexte, l'Azerbaïdjan n'est fondamentalement pas différent des pays du Golfe. Il est très vulnérable. Arif comprend donc qu'il est dans son intérêt d'atténuer les tensions — d'où les gestes de désescalade, l'envoi d'aide humanitaire, cette diplomatie au niveau des ministres des Affaires étrangères. Mais je pense aussi que le facteur turc est important. Et puisque vous avez mentionné la Turquie, c'est un très bon point. La Turquie n'a aucun intérêt à entrer en conflit avec l'Iran. Elle a ses propres inquiétudes quant à une possible déstabilisation et désintégration de l'Iran. Le facteur kurde entre en jeu à ce niveau.

La Turquie ne souhaite donc certainement pas voir apparaître dans la région des entités kurdes semi-autonomes, et encore moins indépendantes. Il est concevable que, dans une certaine mesure,

Erdoğın ait également joué ici un rôle modérateur. Par ailleurs, il existe une autre question, davantage liée aux dynamiques turco-azerbaïdjanaises-israéliennes. Les Turcs tiennent toujours à affirmer leur rôle de principal allié de Bakou. En d'autres termes, s'il faut choisir entre Ankara et Tel-Aviv, Bakou doit privilégier son alliance avec Ankara. Telle est la position de la Turquie. Et, franchement, dans la situation qui se développe actuellement au Moyen-Orient, on constate qu'Israël présente de plus en plus la Turquie comme son prochain ennemi.

En réalité, ils en parlent ouvertement. Et cela renvoie précisément au point que j'ai évoqué plus tôt : pour les besoins de l'hégémonie israélienne, il ne peut exister aucune puissance militaire ou économique forte dans les environs. Ainsi, tous doivent être soit des États défailants, soit soumis à la volonté de Washington et de Tel-Aviv, comme le sont par exemple l'Égypte et la Jordanie. Dans ce contexte, la Turquie, en tant que pays puissant doté d'une armée solide et d'une politique étrangère indépendante, est de plus en plus perçue — et délibérément présentée — par les acteurs israéliens et pro-israéliens comme la prochaine menace pour Israël. Et bien sûr, cela introduit un élément de tension dans les relations entre la Turquie et l'Azerbaïdjan, oui.

#Pascal

Pietro, veux-tu réagir à cela ? Parce que, je veux dire, c'est vraiment très important. Est-ce que cela devrait susciter un peu d'inquiétude chez Erdoğın ? Tu sais, il y a eu cette vidéo la semaine dernière qui a circulé — elle a été publiée par quelqu'un en Israël, pas par l'État — et elle est un peu devenue un mème. Elle montrait tous les dirigeants politiques qu'Israël avait déjà éliminés, attendant dans une salle d'attente, et puis le dernier, quand la caméra se tourne, c'est Erdoğın, assis avec son ticket pour entrer dans la salle d'abattage. Je veux dire, ce genre de choses circule. Pietro, à ton avis, quel impact cela va-t-il avoir sur la géopolitique régionale ?

#Shakarian

Je pense que cela renforce aussi un peu le... enfin, je veux dire, en réalité, la Turquie doit faire attention, car tout le pétrole venant de Bakou passe par la Turquie pour aller en Israël. En même temps, la rue turque est incroyablement, incroyablement anti-israélienne et très solidaire de la Palestine. C'est donc un grand enjeu. Cela place la Turquie dans une position beaucoup plus difficile, mais cela exerce aussi une pression supplémentaire sur elle, car elle se voit désignée à part — non seulement dans le cas de cette vidéo, qui est accompagnée de la chanson des Doors « The End », où Erdoğın est le dernier dans la salle d'attente à être, je suppose, éliminé.

Mais en plus, même Naftali Bennett est allé dire directement à la caméra que, vous savez, la Turquie est le prochain Iran — la Turquie est le prochain Iran. Et c'est vraiment l'ancien Premier ministre d'Israël qui dit cela. Donc, si ce n'est pas un message clair, je ne sais pas ce que c'est. De plus, comme le dit Eldar, la destruction ou le démantèlement de l'Iran, pour que la Turquie ait un problème avec les Kurdes — surtout lorsqu'ils voient que Trump a en réalité essayé de courtiser les Kurdes en Iran — il a peut-être tenté de faire une sorte de renaissance du projet de Mahabad en

Iran aujourd'hui, ou quelque chose de ce genre. Et il semble, d'après ce que j'ai lu récemment, que les Kurdes ne sont pas intéressés par cette proposition.

Ils ne sont pas intéressés par cette proposition, car eux aussi ont été floués par les États-Unis par le passé — et je parle de souvenirs récents. Donc je pense qu'au bout du compte — et aussi, autre chose — je pense que la Turquie est très, très consciente des intentions d'Israël, mais qu'elle joue ses cartes de manière très habile et très intelligente. De plus, je pense que tout cet incident de l'aéroport de Nakhitchevan en particulier, comme Eldar le disait, a fait comprendre à Aliiev qu'il n'était pas invincible. Surtout après la conquête et le nettoyage ethnique du Haut-Karabakh, il y avait cette idée du genre : « Je suis désormais une grande puissance, une puissance moyenne, peut-être même une grande puissance », quelque chose comme ça. Mais il a ensuite compris — non, non, en réalité, je suis aussi un petit État, et j'ai les préoccupations d'un petit État.

Et je ne suis pas quelqu'un qui peut aller envahir le nord de l'Iran. Parce que l'État iranien, contrairement à ce que pensait Israël, contrairement à ce que pensait le président Trump, et même, je suppose — tu sais, ce que pensait la CIA — ils croyaient que le gouvernement iranien était si faible que, s'ils éliminaient le guide suprême, tout l'édifice s'effondrerait. Ce qui me fait vraiment me demander, Pascal, qui sont les conseillers sur l'Iran à Washington, D.C. ? Parce qu'en principe, ils ont étudié l'Iran. En principe, ils sont formés en études régionales, ou ils connaissent un peu ces pays. Ils devraient. Et ils ont aussi des renseignements.

Exactement. Ils devraient savoir à quel point le gouvernement iranien est sophistiqué — à quel point il est structuré et puissant — et qu'on ne peut pas simplement le renverser en éliminant un seul dirigeant. Parce que, vous savez, ils ont déjà réussi à remplacer des dirigeants et à continuer. Le fait qu'ils pensent le contraire... Et puis, ce qui me frappe vraiment dans cette guerre, c'est cette dimension religieuse, n'est-ce pas ? Vous avez Pete Hegseth qui prie littéralement pour la victoire et pour la violence contre nos ennemis. C'est presque comme — si vous l'avez déjà lu — ce grand classique antimilitariste de l'écrivain américain Mark Twain intitulé *La prière de la guerre*.

Et cela m'a exactement rappelé ce moment — quand on voit Hegseth prier pour la violence contre nos ennemis, et ainsi de suite. Cela me fait vraiment me demander jusqu'où nous sommes allés, ou peut-être ce que nous croyons. Et même, en citant directement Aliyev lorsqu'il rencontrait J.D. Vance, il a dit : « L'Amérique est le pays le plus puissant du monde. » Vous voyez, c'est ce genre de chose — une force militaire, la plus puissante. Mais maintenant, on voit comment il se fait que, soi-disant, le pays le plus puissant du monde se retrouve à la merci de l'Iran, avec le détroit d'Ormuz, avec la manière dont cette guerre est menée. Ce n'est pas la guerre que Trump et Netanyahu pensaient que ce serait.

#Pascal

Oui, nous assistons à la fin du pouvoir. Il n'existe pas de pouvoir illimité — aucun État ne le possède, pas même les États-Unis. Ils sont très puissants, mais même cela a ses limites. Mais, tu sais, Eldar,

ce que tu m'as dit à propos des 40 % du pétrole israélien provenant en réalité d'Azerbaïdjan — c'est vraiment intéressant, parce que les Iraniens, bien sûr, le savent, n'est-ce pas ? Et comme tu l'as dit, ils ont déjà montré leur volonté de détruire des infrastructures, même lorsqu'elles se trouvent dans des États tiers. Or, le fait qu'ils ne l'aient pas fait en Azerbaïdjan, qu'ils aient laissé ce pétrole circuler alors qu'ils auraient pu l'arrêter — qu'est-ce que cela te dit de la stratégie iranienne envers le Caucase du Sud et l'ensemble de la région ? Le fait qu'ils n'aient pas frappé des infrastructures qu'ils auraient pu viser pour nuire à l'un de leurs deux principaux ennemis.

#Mamedov

Eh bien, je pense que l'élément turc est clairement important ici, car ce gazoduc passe effectivement par la Turquie, et la Turquie en tire des bénéfices en termes de transit. Je pense donc que c'est l'un des éléments stratégiques derrière la retenue iranienne. D'une manière générale, je n'ai pas l'impression que l'Iran souhaite une guerre sur tous les fronts en même temps, du moins pour le moment. Pour l'instant, il est clair que la priorité — le centre d'attention — se situe dans le golfe Persique. Mais cela ne signifie pas que le Caucase du Sud, en particulier l'Azerbaïdjan et ses liens avec Israël, ne préoccupent pas l'Iran. Au contraire, je dirais qu'après la guerre, l'Iran pourrait émerger comme un État plus faible au sens conventionnel, mais aussi beaucoup plus radicalisé, beaucoup plus intransigent.

Et pour Aliiev, cela signifie qu'il devra composer non pas avec le Guide suprême, Ali Khamenei, ni avec le président, Pascal Lottaz, mais avec des membres aguerris des Gardiens de la révolution (IRGC) qui envisagent les relations avec les autres pays exclusivement sous un angle sécuritaire. Ils ne perçoivent pas l'Azerbaïdjan avant tout comme une nation musulmane chiite sœur — le genre de rhétorique dont le clergé iranien est particulièrement friand. Ils voient l'Azerbaïdjan à travers un prisme purement pragmatique de puissance et de sécurité. Et ce qu'ils constatent, c'est une alliance étroite avec Israël, ce qui déterminera leur future stratégie à l'égard de l'Azerbaïdjan. Je prévois que cette approche deviendra beaucoup plus dure et radicale. Et même si...

#Mamedov

L'État, même si l'Iran sort affaibli de cette guerre, restera suffisamment puissant pour infliger à l'Azerbaïdjan des dommages intolérables et inacceptables. Cela, à son tour, poussera, je pense, Aliyev à reconsidérer ou à recalibrer d'une manière ou d'une autre ses relations avec Israël, que Téhéran juge manifestement beaucoup trop étroites à son goût. Ces liens deviennent un handicap stratégique pour Bakou. Et, comme nous en parlions, ce n'est pas seulement à cause de l'Iran, mais aussi de la Turquie. Ce que je prévois donc, c'est qu'il y aura des tentatives pour se désengager de cette relation — pour refermer les canaux avec Israël, du point de vue de Bakou.

#Pascal

Cela aurait beaucoup de sens. Pietro, nous arrivons déjà à la barre de l'heure. Alors, Pietro, peut-être que tu pourrais donner tes deux dernières minutes de remarques — ce que tu aimerais ajouter à cela — puis un dernier mot pour Eldar avant que nous concluions.

#Shakarian

Une chose que je veux ajouter à cela, c'est d'où vient l'impression ici en Arménie, car en Arménie, les gens suivent tout cela avec une grande inquiétude, comme je te le soulignais la dernière fois dans le podcast. Cette inquiétude s'est d'ailleurs transformée en alarme dès que la guerre a commencé. Les gens observaient cette guerre de très près au début, même si maintenant ils se concentrent aussi sur l'élection qui aura lieu ici en juin. Je devrais également préciser que la situation liée à la guerre en Iran a mis en suspens, pour une durée indéterminée, toute l'idée du soi-disant « corridor de Zanguezour » — le projet d'une route traversant la province méridionale du Syunik, en Arménie. L'idée était que Trump louerait d'une manière ou d'une autre un corridor à travers le sud de l'Arménie pour 99 ans ou quelque chose comme ça, mais tout ce concept est désormais complètement gelé.

Aujourd'hui, Nikol Pachinian, le Premier ministre, continue d'agir comme si rien n'avait changé, n'est-ce pas ? Parce que même les médias ici en Arménie — même les médias de Pachinian, pas ceux de l'opposition mais les organes proches du gouvernement — croyaient et prédisaient même que l'Iran serait vaincu par les États-Unis dans cette guerre. Mais en réalité, c'est le contraire qui se produit. Les attentes ont été complètement bouleversées par la manière dont l'Iran a mené cette guerre. Et l'Iran le voit. L'Iran voit à quel point les actes de Pachinian en disent plus long que ses paroles lorsqu'il s'agit des relations avec Téhéran. Mais même sur le plan intérieur, en Arménie, Pachinian a de sérieux problèmes.

Je veux dire, rien qu'hier, c'était le dimanche des Rameaux ici à Erevan, et Pachinian est allé se frayer un chemin à travers une messe. Il y avait ce padarak, tu sais, où en gros toute l'église — l'église Sainte-Anne, rue Abovyan — était complètement remplie de monde. Et il s'est frayé un passage avec son service de sécurité. Il y a eu quelques bousculades et tout ça, mais c'était une véritable honte. Les gens sur place étaient très mécontents de ce qu'il essayait de faire — transformer quelque chose d'aussi sacré que la messe de l'Église arménienne en déclaration politique ou en rassemblement politique. Et ce n'est même pas sans parler de ce qu'il a fait le week-end dernier, quand il était dehors à essayer de solliciter le soutien des électeurs dans les rues.

Il est monté dans le métro d'Erevan et a fini par se disputer violemment avec une femme réfugiée d'Artsakh, au Haut-Karabakh. Il lui criait dessus, disant quelque chose comme : « Vous, les gens comme vous, vous êtes des fuyards. Vous êtes des fugitifs. » Ce genre de propos — niant en somme qu'ils aient été victimes d'un nettoyage ethnique. Il a fait la leçon à cette femme. Et il faut imaginer, dans une société comme l'Arménie, très traditionnelle et conservatrice, d'inspiration orientale — caucasienne — comment cela est perçu. Elle était là avec son petit garçon, et on peut imaginer

comment une scène pareille est vue en Arménie. Ainsi, Pashinyan semble enchaîner les erreurs politiques, les unes après les autres, à l'approche de l'élection de juin.

Donc, ça ne s'annonce pas très bien pour lui — élection en juin en Arménie, désolé. Oui, élection en juin en Arménie. C'est ce que je dis. Les choses ne s'annoncent pas très favorables pour lui. Et la guerre en Iran le fragilise aussi, non seulement parce que le commerce est suspendu pour une durée indéterminée, mais aussi parce que la revendication de Pachinian selon laquelle, vous savez, « M. Aliev, M. Trump et moi, ensemble, nous soutenons la paix dans la région, je suis le candidat de la paix » — voilà ce que dit Pachinian : la paix, la paix, la paix, la paix. Et pourtant, l'un des acteurs de cette soi-disant paix mène, vous savez, le crime de guerre suprême — une guerre d'agression contre l'Iran, de concert avec Netanyahou et Israël.

Et vous voyez, les gens le remarquent. Je veux dire, même les villageois arméniens dans les régions voient bien qu'il y a un décalage entre la rhétorique de Pachinian et la réalité — que, en vérité, Trump n'est pas un homme de paix. Pachinian et Aliev allaient même jusqu'à proposer Trump pour le prix Nobel de la paix et tout cela. Mais maintenant, toute cette idée de Trump comme homme de paix s'effondre complètement, car il a déclenché cette guerre en Iran, et vous voyez ce qui se passe. Et l'Iran souligne aussi qu'il n'y a pas de solution facile à cette situation. Vous voulez lui offrir quelque chose ? Même Pachinian essayait de lui offrir quelque chose.

Parce qu'Eshbian disait : « Regardez, il s'excusait même auprès des États voisins, en disant, oh, vous savez, peut-être qu'on peut calmer un peu les choses ici. » Et Trump a rejeté cette offre de paix d'un revers de main. C'était une proposition du 7 mars — il l'a complètement détruite. Et maintenant, alors que les marchés vont très mal, vraiment très mal aux États-Unis, il cherche désespérément une porte de sortie. Et on voit bien que ça ne se termine pas comme il pensait que ça se terminerait. Voilà, c'est juste mon avis là-dessus. L'élection en Arménie va être très intéressante à suivre pour voir comment cela va se passer.

#Pascal

Oui, nous verrons aussi si cela se déroule de manière démocratique. Mais nous avons atteint l'heure de discussion. Eldar, tes mots de conclusion pour rassembler le tout dans une belle déclaration finale.

#Mamedov

Eh bien, tout d'abord, je voudrais dire que j'ai toujours été — et c'est documenté, d'ailleurs — très sceptique à propos de tout ce projet. Et ce n'est pas forcément, vous savez, une question d'éprouver une grande satisfaction à pouvoir dire « je vous l'avais bien dit ». Mais malgré tout, je pense que c'est exact. Le voyage, dès le départ, ressemblait davantage à un mirage, à un exercice de relations publiques pour Donald Trump — une étape vers son prix Nobel de la paix. Je n'y ai jamais vu de véritable substance. Ce qui, à mon avis, a changé maintenant avec la guerre — ou plutôt, peut-être pas changé mais mis en évidence —, c'est que l'engagement des États-Unis dans la région est

erratique et superficiel, surtout avec une administration aussi incompétente sur le plan diplomatique, peu professionnelle, réticente et incapable d'aller au bout de quoi que ce soit, dirigée par un président manifestement inapte à diriger le pays, avec un service diplomatique vidé de sa substance.

C'est tout simplement incroyable. Il est stupéfiant que quelqu'un puisse fonder sa stratégie et son avenir sur l'hypothèse que le projet STRIP constitue une base solide pour l'engagement des États-Unis dans le Caucase du Sud. Et franchement, vu la tournure que prend la guerre avec l'Iran — peut-être même pour le mieux — imaginez un instant que les États-Unis commencent à établir une présence durable en Arménie, avec de véritables infrastructures impliquant des entreprises américaines. Qui sait, avec le temps, des troupes sur le terrain ne feraient que transformer l'Arménie en cible pour l'Iran, ce qu'elle n'est pas actuellement.

Donc, je pense que la leçon que les pays de la région tireront de cette guerre est que s'engager dans ces projets promus par des acteurs extérieurs à la région, dont l'engagement envers celle-ci est très incertain, mène tout droit à la perte. Les problèmes régionaux doivent être résolus entre les pays de la région, sur la base du respect mutuel de l'intégrité territoriale, de la souveraineté et de leurs intérêts. Je suis donc convaincu que seule une approche régionale — une intégration régionale — peut résoudre les problèmes du Caucase du Sud, en impliquant bien sûr aussi des voisins importants comme la Turquie et l'Iran.

#Shakarian

Et aussi, juste pour faire un suivi à ce sujet, je voulais ajouter une chose de plus, Pascal. C'est en quelque sorte mon dernier point à ce propos. C'était exactement l'idée présentée par la Russie et l'Iran dans leur accord de partenariat stratégique. Ils ont dit que la meilleure façon d'assurer l'intégration régionale, c'est que les pays de la région se rassemblent et coopèrent. Il ne s'agit pas de... eh bien, ils chercheraient à repousser les forces extérieures qui tentent de créer de l'instabilité et des tensions dans la région. Et en réalité, la Russie — avec la Chine — a joué un rôle très important dans le soutien à l'Iran dans cette guerre.

#Pascal

Nous avons les forces de la division face à celles qui tentent de rassembler les choses en vue d'une certaine forme de prospérité mutuelle à l'avenir. Eh bien, nous verrons où cela nous mènera, mais je suis aussi assez sûr que cela démontrera qu'une approche souveraine et neutre est parfois la chose la plus rationnelle à faire, plutôt que d'essayer de se liguer contre l'un ou l'autre. Se liguer n'est généralement pas la meilleure idée, surtout dans un monde multipolaire. C'était extrêmement fascinant. Merci beaucoup à vous deux. Merci.

#Shakarian

Merci de nous avoir reçus. Nous apprécions vraiment cela. Merci beaucoup.

#Mamedov

Ce fut un immense plaisir d'être ici. Merci beaucoup. Merci de votre attention. Merci.